

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 61 (1916)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Balle et baïonnette  
**Autor:** Lecomte, H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-339815>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 11.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *Balle et baïonnette.*

Tous les lecteurs de la *Revue militaire suisse* auront sans doute, comme moi, lu avec beaucoup d'intérêt les articles de M. le major Cerf : *Quelques enseignements de la guerre*. Qu'il me soit permis de faire entendre aujourd'hui une note quelque peu différente.

Enthousiaste du tir, le major Cerf a trouvé, dans le beau livre du commandant d'André, *Le tir pour vaincre*, la confirmation par un combattant, d'idées qui lui sont chères. Là-dessus, il nous a brossé de la bataille moderne un tableau qui la fait ressembler par trop à un concours de tir ou à une partie de chasse. Rien de plus juste que sa devise : *l'adresse prime la force*, mais elle ne répond pas exactement au contenu de l'article. Après lecture, si l'on partage les convictions de l'auteur, on est tenté de s'écrier : *l'adresse au tir prime tout*.

Or, je crois qu'il serait dangereux de laisser cette manière de voir s'implanter dans notre armée. Le commandant d'André, écrivant pour l'armée française, où le tir avait été fort négligé, peut sans inconvénient forcer quelque peu la note. Il n'en est pas de même chez nous où le tir a de tout temps été en honneur. Il ne manque pas de gens en Suisse, qui croient que l'adresse au tir dispense, ou à peu près, de toutes les autres qualités militaires, et qu'un bon tireur est nécessairement un bon soldat. Il faut éviter de fournir des arguments à ces gens-là.

Il me revient à ce propos un souvenir d'un vétéran de la Légion étrangère, qui me racontait que le meilleur tireur de son bataillon — un Suisse, par parenthèse — avait toujours trouvé moyen de s'esquiver au moment des combats. Ce tireur d'élite était un lâche. Au moment décisif son adresse au tir ne servait de rien, parce qu'elle n'était pas doublée de courage et de sentiment du devoir.

Evidemment le major Cerf comprend cela aussi bien que moi, mais il ne le dit pas. C'est pourquoi j'insiste sur ce point,

sans vouloir aucunement méconnaître la valeur d'un tir bien ajusté. Il faut que nous continuions à ne pas négliger le tir et que nous ne négligions pas le reste.

Par le reste, j'entends l'ensemble des qualités morales et matérielles qui contribuent à faire de l'homme un soldat. La question morale a été si souvent débattue que je ne veux pas m'y attarder longtemps. Tant qu'on fera la guerre, le facteur le plus important sera toujours l'homme lui-même : *the man behind the gun*. Si cet homme manque de courage et de discipline, le fusil le plus perfectionné et le matériel le plus moderne ne lui procureront pas la victoire, même s'il les manie avec adresse.

Mais ce n'est pas sur ce côté de la question que je voudrais insister aujourd'hui. Le commandant d'André et le major Cerf nous prouvent que le soldat doit savoir tirer. A les lire on dirait qu'il n'a pas besoin de savoir autre chose. Je ne crois pas que ce soit là le véritable enseignement de la guerre moderne.

Le commandant d'André a écrit son beau livre sous l'impression des batailles d'août 1914, où la supériorité du tir de l'infanterie allemande fut un facteur important de la victoire. A ce moment, on connaissait fort peu la guerre des tranchées. L'expérience de 1915 et 1916 a certes confirmé la nécessité de savoir tirer ; elle a montré en même temps que le tir au fusil était loin d'être le seul moyen de combat de l'infanterie. Dans la tranchée d'aujourd'hui le fantassin emploie non seulement la balle, mais la baïonnette, la grenade à fusil, la grenade à main, le pistolet et le couteau. Cela sans parler des engins de tranchées, mitrailleuses, crapouillots, gaz suffocants, liquides enflammés, etc., qui sont en général mis en œuvre par des spécialistes.

L'instruction du tir n'est donc qu'une des nombreuses branches de l'instruction du fantassin ; il n'est pas prouvé que ce soit la branche essentielle. Les nouvelles qui filtrent des fronts belligérants sont d'ailleurs assez contradictoires ; parfois l'on entend dire que l'infanterie ne tire presque plus mais qu'elle travaille essentiellement « à la fourchette » ; d'autres renseignements laissent l'impression que le poignard et la grenade sont devenus les armes par excellence de la guerre de tranchée ;

des troupes montent à l'assaut sans fusil, le poignard d'une main, la grenade de l'autre. Nous autres neutres, nous sommes fort embarrassés pour instruire notre infanterie d'une façon conforme aux exigences de la guerre moderne.

C'est pourquoi je crois compléter utilement les « enseignements » du major Cerf en donnant ci-dessous un résumé d'une conférence faite en octobre 1915 à des officiers et sous-officiers anglais. Le conférencier anonyme, sans doute un officier de retour du front, ne méprise peut-être pas le tir, mais il n'en parle presque pas. Pour lui, les deux facteurs principaux de l'efficacité de l'infanterie sont l'entraînement physique et l'adresse à la baïonnette. Nous voilà loin du *Tir à vaincre*. Il m'a paru intéressant de mettre cette mentalité anglaise de 1915 en regard de la mentalité française de 1914.

« L'importance de l'aptitude physique, dit l'auteur anglais, déjà reconnue des anciens Grecs, a plutôt augmenté que diminué dans la guerre actuelle. Si nous examinons les diverses opérations, nous trouvons, par exemple, que les marches sont presque toujours forcées : en retraite, pour échapper à un ennemi qui vous poursuit avec des mitrailleuses automobiles ; dans la marche en avant, pour maintenir l'avantage ; dans les mouvements tournants, pour éviter d'être découvert par les avions. Pour se protéger contre le feu de l'artillerie, il faut s'enterrer rapidement, et cela le plus souvent après une marche forcée ou un assaut. Pour supporter ces marches et ces travaux sans faiblir, il faut des hommes bien entraînés.

Pour exécuter un tir rapide et précis, il faut un entraînement du cerveau et des muscles. Quant au combat à la baïonnette, il exige des gens agiles et forts.

Les batailles sont interminables. Les troupes sont constamment exposées aux intempéries. Les gros obus, les mines, les mitrailleuses, les grenades, les combats de nuit ébranlent les nerfs qui ne sont pas bien trempés.

Dans la guerre actuelle, où l'on se fait face à quelques centaines de mètres sur des centaines de kilomètres, le génie des chefs perd de son influence. C'est une lutte homme contre homme où l'officier subalterne, le sous-officier et le simple soldat jouent le principal rôle.

Si un homme n'est pas suffisamment robuste et entraîné, sa santé sera vite ruinée et son énergie avec.

La vigueur physique n'est pas tout, il faut la promptitude et la présence d'esprit ; il faut que le corps et l'esprit agissent de concert.

Il faut en outre la confiance ; chacun doit avoir confiance en soi-même, et en ses subordonnés. Celui qui hésite est perdu. Voilà donc les trois facteurs du succès : aptitude physique, liaison entre le corps et l'esprit, et confiance.

C'est à l'entraînement de développer ces facteurs.

La force de chaque muscle doit être augmentée par des exercices rationnels. Ces exercices font prospérer non seulement les muscles, mais tous les organes essentiels, cœur, poumons, foie, reins, appareil digestif ; ils donnent la santé.

Un entraînement rationnel développe aussi les qualités de l'esprit, car chaque exercice demande un effort mental, un effort de volonté ou d'intelligence. Pour obtenir un résultat, il faut un entraînement ininterrompu pendant une longue période. Une fois entraîné, l'homme doit continuer certains exercices, une demi-heure par jour.

Tout le monde doit être entraîné, les officiers étant exposés aux mêmes dangers que les soldats.

En somme l'aptitude physique de l'homme est la base de tout succès dans la guerre actuelle encore plus qu'auparavant. Cette aptitude doit être développée et maintenue par l'entraînement. »

Voilà des principes auxquels personne ne contredira, mais qu'on oublie souvent. On a fait sous ce rapport des progrès immenses dans notre armée, mais dans toute armée de milices l'entraînement est un travail de Sisyphe, sans cesse à recommencer après chaque période de vie civile.

Passons à la baïonnette. En tireur de métier, le major Cerf paraît, comme d'ailleurs le commandant d'André, tenir cet accessoire du fusil en petite estime.

Il veut bien admettre que la baïonnette trouve toujours son emploi dans les combats de nuit, par le brouillard, dans les bois, etc. Il reconnaît très justement qu'un fantassin vraiment complet doit aussi manier adroitement sa baïonnette et avoir

la volonté d'aller la planter dans la poitrine de l'adversaire que son feu n'aurait pas démoli. Après quoi, il nous donne en exemple le jeune Américain, cité par d'André « qui mériterait d'être Suisse » parce qu'il méprise la baïonnette.

J'ai d'ailleurs entendu il y a bientôt vingt ans un officier d'infanterie, l'un de nos meilleurs tireurs, s'exprimer presque mot pour mot comme l'Américain du commandant d'André. Aujourd'hui comme alors, j'estime à la fois dangereux et ridicule de vouloir considérer le fusil exclusivement comme arme à feu et le soldat exclusivement comme un tireur. Je suis bien plutôt d'accord avec le conférencier anglais qui dit :

« Il n'y a pas de plus brave soldat que le soldat allemand ; il est toujours prêt à donner sa vie pour sa patrie, mais il manque d'initiative et d'esprit combattif. Il est excellent à longue portée, où la discipline fait tout ; au corps à corps, il est perdu ; il craint la baïonnette. Le soldat anglais est le contraire ; il a l'esprit combattif dans le sang ; de loin, il n'est souvent pas brillant ; quand il voit rouge, il devient terrible <sup>1</sup>.

Nous devons tirer parti de cette supériorité de nos hommes ; c'est elle qui doit nous donner la victoire finale. Mais l'esprit guerrier sans l'adresse n'est rien. Il faut non seulement vouloir, mais savoir. Il faut savoir tuer, non seulement de loin, mais de près, à la baïonnette, ce qui demande un entraînement plus long et plus continu que pour tuer de loin, par le feu.

L'entraînement pour le combat à la baïonnette a été fort négligé, bien qu'il faille beaucoup de force et d'adresse pour employer cette arme avec effet.

Une bonne direction de la baïonnette est bien plus importante qu'un bon pointage avec le fusil. Au tir, si vous manquez votre homme, vous risquez d'en toucher un autre ; en outre, vous avez en général le temps de tirer de nouveau. A la baïonnette, c'est différent ; si vous manquez votre homme, il est probable qu'il vous tuera. Il faut toucher une partie vitale, la figure, la gorge, le haut de la poitrine, le ventre, l'aîne ; dans ces parties

<sup>1</sup> Nous laissons à l'auteur anglais la responsabilité de ses assertions. En général, tous les belligérants affirment qu'à la baïonnette ils sont supérieurs à l'adversaire. Cela provient probablement de ce que, dans les cas où l'abordage se produit vraiment, le défenseur se trouve déjà en état d'infériorité morale et lâche pied presque aussitôt.

la baïonnette pénètre facilement et ressort de même. Une baïonnette plantée dans l'omoplate, par exemple, ne peut être retirée qu'en pressant le pied contre le corps de l'adversaire ; pendant ce temps, on est sans défense.

La vigueur est nécessaire pour enfoncer la baïonnette et la retirer vivement. La rapidité est aussi importante à la baïonnette qu'au tir ; il ne suffit pas d'abattre son adversaire, il faut aussi aider aux camarades. Il faut nettoyer la tranchée le plus rapidement possible pour recevoir la contre-attaque, qui ne manquera pas de se produire. Si la contre-attaque se produit avant que la tranchée soit nettoyée, l'attaque échoue.

Prenons un exemple :

A quatre heures du matin, un régiment occupant une tranchée reçoit l'ordre d'attaquer à six heures la tranchée ennemie distante d'environ cent mètres. Pendant deux heures tout le monde est dans un état de violente tension nerveuse, qui réagit sur le corps et l'épuise. A six heures on monte à l'assaut. Les plus vaillants partent en avant, suivis d'une masse désordonnée qui se rue sur l'ennemi. Les premiers braves ont bien des chances de périr sur les baïonnettes ennemies ; ils préparent la voie à la masse. C'est celle-ci qui amène la décision, corps à corps. Elle doit sauter dans la tranchée et y combattre pour ne pas masquer le feu des troupes de support dirigé sur la contre-attaque. Les hommes doivent apprendre à tuer de près.

Dans beaucoup d'assauts nos hommes ont jeté leurs fusils les trouvant inutiles. Ils étaient trop épuisés pour s'en servir et se battaient avec les poings, les dents, les ongles. Exemple frappant de l'impuissance de l'esprit guerrier sans l'adresse dans l'emploi des armes.

Quand nous déposons la baïonnette, nous perdons tout notre avantage sur l'Allemand.

Un match de Rugby n'est rien en comparaison à un assaut à la baïonnette. Et pourtant le Rugby est un jeu très violent qui exige un entraînement parfait. A combien plus forte raison ne faut-il pas s'entraîner pour l'attaque à la baïonnette ?

Un grand général disait à ses soldats de « penser en baïonnette ». Mieux encore est d'exercer la baïonnette. Une pratique constante de la baïonnette est de toute importance.

Les règlements contiennent des instructions complètes et détaillées sur la manière d'exercer les hommes à l'emploi de la baïonnette. Les premiers exercices apprennent à pointer et à parer et développent les muscles. L'usage du disque apprend à pointer en direction ; l'exercice contre des sacs remplis de matériel résistant tel que gazons, ou terre mêlée de paille, développe la vigueur. Les exercices d'assaut peuvent être exécutés contre tous les types de tranchées et d'ouvrages.

Les officiers d'infanterie reçoivent un fusil et une baïonnette et tous doivent être capables de s'en servir.

Dans les grandes batailles à venir, des divisions et des brigades entières marcheront à l'assaut, et tout le monde devra pouvoir utiliser avec effet la baïonnette. L'ennemi a toujours cherché à abattre les officiers ; il en sera de même à la baïonnette ; des hommes choisis seront chargés de tuer nos officiers. C'est le devoir de tout officier d'apprendre à se servir de sa baïonnette et d'être en condition de conduire ses hommes à l'assaut.

L'entraînement à la baïonnette doit être ininterrompu ; une demi-heure par jour suffit. C'est d'ailleurs un exercice qui développe tous les muscles et rompt la monotonie du service. Plus l'homme se sentira maître de sa baïonnette, plus il aura confiance en lui-même lors de l'assaut. Chaque homme doit se sentir capable de tenir tête à trois ennemis. »

Les Anglais ne sont d'ailleurs pas seuls à tenir en honneur la baïonnette. Dans son *Etude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre*, le capitaine Laffargue, tout en donnant une légère préférence à la balle, ne méprise pas la baïonnette :

« Nous voulions un assaut irrésistible et par suite inculquer à l'homme l'instinct du corps à corps, ce corps à corps devant lequel d'habitude il hésite, et qui arrête le combat rapproché pour des jours et des mois à quelques dizaines de mètres de l'ennemi. Nous faisons de l'escrime à la baïonnette, mais une escrime endiablée... On mettait les hommes à quelques pas, puis on galopait : « Halte ! pointez ! redoublez ! » On repartait, on escaladait les talus, on pointait et on repointait furieusement, on était essoufflé, tant pis... « Face à droite ! » et tout le monde courait à droite, dévalait la pente, piquait, piquait en-



core, et l'on s'excitait, l'on s'enfiévrant, les officiers et gradés galopèrent plus fort que tous.

Ensuite on attaquait par groupes, puis on passait aux charges par section... On marchait au pas de charge, alignés, d'un pas allongé et furieux, jusqu'à cinquante mètres, puis on chargeait en abattant d'un seul mouvement les baïonnettes à hauteur de ceinture.

Nous voulions la charge des tirailleurs et des zouaves à Froeschwiller ; or, nous l'avons eue, la plupart des officiers tombés, par-dessus trois tranchées successives, sur deux kilomètres, d'un seul bond jusqu'au cimetière de Neuville-Saint-Vaast. »

Donc la baïonnette n'est pas encore au vieux fer et le fantassin doit apprendre à se servir de son fusil aussi bien comme arme de choc que comme arme à feu.

Doit-il aussi apprendre à se servir de la grenade et du poignard ? Je ne le crois pas, du moins pas d'une façon générale. Je pense qu'on formera des détachements spéciaux de grenadiers et d'égorgeurs, tout comme on a déjà des mitrailleurs, des téléphonistes et des signaleurs.

Ce que nous voulons c'est une infanterie bien entraînée à supporter les fatigues et bien exercée à tuer non seulement de loin, mais de près. Il nous faut cultiver davantage la baïonnette, sans pour cela négliger la balle.

L.

